

CHAPITRE PREMIER

Michael Lanyard se pencha vers sa voisine :

« Je vous aime », lui dit-il en français.

Grâce à la musique de l'orchestre qui couvrait sa voix, ces trois mots ne furent entendus que de la jeune femme. À cet aveu, Mme de Montalais sortit de la rêverie où elle s'abandonnait depuis quelques minutes et cessa de considérer les danseurs tournoyant sous l'éclat des lumières.

Grave, sans que l'expression de ses yeux pût trahir ses sentiments, elle examina son voisin avec une curiosité bienveillante. Elle fut touchée de la ferveur animant cette physionomie qui lui plaisait par sa modeste dignité.

L'habit de soirée seyait bien à Lanyard : il faisait ressortir le modelé sculptural de son visage et mettait en valeur la coloration de son teint. Ses cheveux argentés aux tempes rappelaient à la jeune femme les tribulations d'une existence qu'elle connaissait en partie. Devant le pli volontaire de la bouche, elle éprouva, comme toujours, un léger frisson d'inquiétude mêlée de plaisir, et les yeux noirs et limpides, à la fois soumis et impérieux, la prirent sous un charme qu'elle n'avait aucune envie de rompre.

« Je vous aime », répéta-t-il.

Elle plissa le front, affectant un air peiné, et répliqua, en français également et à mi-voix : « Je le sais, cher ami. Je le sais depuis longtemps... tout comme vous savez que mon amour vous est acquis. Et cependant... » Ses frêles épaules, dont le décolleté de soie noire rehaussait la blancheur, ébauchèrent un mouvement de dépit.

« Je ne voulais pas vous l'avouer, reprit-il, avant d'être sûr... »

Elle, railleuse et indulgente : « Sûr que vous m'aimiez ? »

Il sourit à peine, poursuivant d'un ton pénétré : « Sûr de ce que je pourrais dire d'autre.

— Parce qu'il y a autre chose à dire ?

— Beaucoup d'autres choses. » L'homme se pencha vers elle, un accent de sincérité perçant dans sa voix. « Eve, je vous aime tant que je ne saurais vivre sans vous... Et, pourtant, je ne puis vous demander de devenir ma femme.

— Vous ne le pouvez pas ? » Ses mains fines eurent un geste d'amicale ironie. « Ou vous ne le voulez pas ?

— Je ne le veux pas parce que je ne le peux pas. »

Eve de Montalais parut chercher à comprendre. Visiblement frustrée, elle fit signe qu'elle y renonçait : « C'est une devinette. Mais on parle habituellement ainsi pour badiner... ce qui n'est pas le cas. Dites-moi, Michael, au point où nous en sommes, qu'est-ce qui vous empêche de me demander en mariage ?

— Je vous aime trop !

— Trop pour me rendre heureuse ?

— Trop pour vous laisser risquer votre bonheur en associant votre sort aux dangers d'une vie comme la mienne.

— Vous oubliez que, si vous me refusez le droit de partager ces dangers, quels qu'ils soient, je n'aurai aucun bonheur à risquer.

— Vous êtes jeune, déclara l'homme d'un air pensif, vous avez toute la vie devant vous. Et vous êtes, à mon sens, la femme la plus belle que l'on ait jamais vue. Moi parti, nombre d'hommes vous proclameront leur amour, et l'un d'eux vous en paraîtra digne...

— J'ai déjà donné mon cœur, vous l'oubliez.

— Le temps apaise tous les souvenirs.

— Vous croyez donc cela ? » Elle se rétracta d'un rien, se carra dans son siège et agita son éventail comme pour en contempler les plumes. « Ainsi, je m'étais trompée ; je croyais être trop chère à votre cœur pour que mon amour vous apparaisse comme un béguin dont on guérit en un jour, en un mois ou en

un an. Je croyais que vous me connaissiez trop bien pour penser que je donnais mon cœur à la légère, ou que je puisse le reprendre après l'avoir donné. »

Ce reproche le fit grimacer. « Sans votre aide, comment puis-je être fort ? supplia-t-il. Vous savez ce qu'il m'en coûte de m'exprimer de la sorte ; mais je ne pourrais tenir un autre langage que si je faisais passer votre bonheur après le mien. Or, c'est à vous seule que je pense ; à vous que j'aime et que je ne puis épouser.

— Si vous m'aimiez, repartit avec calme Eve de Montalais, auriez-vous le désir de me quitter ?

— Il le faut... Ainsi, vous mépriserez mon souvenir, peut-être, mais du moins vous ne vous apercevrez pas trop tard, comme cela ne manquerait pas de se produire un jour, que vous avez uni votre existence à celle d'un homme qui, aux yeux du monde, passe pour un vulgaire malfaiteur.

— Aux yeux du monde ! fit-elle avec dédain. Mais vous n'êtes pas un malfaiteur.

— Je l'ai été jadis...

— Le passé est mort.

— Ou en sommeil... Qui sait ?

— Ah non ! cher ami, si vous prétendez me faire croire cela, vous perdez votre temps. »

La musique cessa brusquement. Les danseurs regagnaient leurs tables et leur gai brouhaha n'était pas assez dense pour assurer aux deux interlocuteurs que leurs propos échapperaient encore à un indiscret. Ils se turent d'un commun accord. Mme de Montalais prit une cigarette dans l'étui que lui tendait Lanyard et l'alluma. Elle en tira quelques bouffées. Après quoi, la jeune femme, comme absorbée par le luxe et la vanité de ce palais de plaisir où les gens de son monde avaient coutume de s'assembler chaque soir pour se livrer, une fois de plus, à ce jeu vieux comme le monde et dont l'attrait est toujours nouveau — le jeu de l'amour et du hasard —, laissa le mince rouleau de tabac se consumer dans son fume-cigarette en or.

Lanyard, lui, n'avait d'yeux que pour celle qu'il aimait.

Sa beauté l'émuait de façon presque douloureuse. Mince, élégante et distinguée, elle rayonnait d'un charme indéfinissable et quasi éthéré qui faisait songer à un croissant de lune voguant dans l'azur d'un ciel nocturne, à une merveilleuse aurore d'été épanouie sur la mer...

Et elle s'offrait à lui !

Il avait déjà aimé, mais jamais comme cela, avec une telle tendresse, un tel désir de protéger et de servir, une abnégation aussi passionnée...

« Qu'avez-vous ? » demanda-t-il, la voyant soudain tressaillir comme elle tournait son regard de l'autre côté de la salle.

« C'est cet homme, répondit-elle ; ou plutôt cet individu, qu'on ne voit jamais sans frissonner. Et on le voit partout. »

Avant même de regarder, Lanyard devina quel était l'objet de son aversion. Elle disait vrai : depuis que la conjonction de leurs destins les avait amenés à New York, en quelque endroit qu'ils se rencontrassent, il arrivait toujours un moment où une sorte de fatalité plaçait sur leur chemin cet individu singulier, qui leur inspirait une étrange inquiétude.

Cette fois encore, il se trouvait en compagnie de quelques invités, exhibant avec ostentation, à une table réservée malgré la cohue, son gros corps lourd aux mouvements lents, son visage aux bajoues blafardes et aux traits figés ressemblant à un masque de carton-pâte. D'une tenue impeccable, vêtu avec recherche, il arborait une profusion de bijoux de nouveau riche, trop voyants et trop gros, en parures assorties, selon les jours, d'émeraudes, de diamants, de rubis ou d'opales. On ne le voyait jamais seul. Il s'entourait d'une petite cour de thuriféraires, paraissant priser par-dessus tout la présence d'un individu que Lanyard prenait pour un bouffon à gages, un nabot à mine de pince-sans-rire, aux manières de diplomate, qui paraissait assuré que ses saillies déchaîneraient la plus franche hilarité — ce qui se produisait le plus souvent.

Au milieu de sa bruyante société, le poussah demeurait, comme à son ordinaire, taciturne et distant, parlant peu et mangeant rarement, mais sous ses paupières retombantes, ses yeux fureteurs exploraient tour à tour les visages de tous les danseurs qu'il scrutait, l'un après l'autre, avec une attention imperturbable.

À diverses reprises, Lanyard avait senti avec agacement peser sur lui ce regard indiscret. Il le surprit une fois de plus et, irrité par tant d'impertinence, il souhaita presque que le curieux pût lire sur ses lèvres les paroles qu'il allait prononcer.

« Le Sultan de la Fraude », dit-il tout haut. Et comme Eve lui jetait un regard interrogateur, il ajouta : « C'est le surnom que je donne à cet animal-là. Et il le mérite bien, ne trouvez-vous pas ? Du reste, je le connais simplement de vue. Un contrebandier d'alcool, sans nul doute. La Prohibition, alliée à la Providence, fait faire de singulières rencontres, de nos jours, en ce pays désaxé.

— C'est bizarre, remarqua la jeune femme, comme on est parfois obsédé par des gens qu'on ne connaît pas.

— Est-ce toujours si bizarre ? »

Elle plissa les paupières. « Pourquoi cette question, Michael ?

— Je n'en sais rien, dit-il avec un petit rire. Ou du moins je ne sais qu'une chose : j'ai rarement eu l'occasion d'être ainsi obsédé sans qu'il en soit résulté du mauvais pour moi. »

Elle eut un petit frisson. « Dans le cas présent, je veux espérer qu'il y aura exception à la règle.

— Je l'espère également. Je n'ai aucune envie de faire plus ample connaissance avec ce citoyen-là. Et pourtant, j'ai comme une idée que nous nous reverrons. »

La musique reprit et la foule reflua des tables vers le parquet libre.

« Des pressentiments, Michael ?

— Ma foi, impossible de vous le dire... Mais on ne peut se défendre d'un frisson en parlant de cet individu. Rendez-en responsable, si vous voulez, ce sixième sens, cet instinct de la conservation qui joue chez certains hommes le même rôle que l'intuition chez les femmes ; appelez cela comme vous voudrez. Moi, j'ai le sentiment très net que je n'en ai pas fini avec ce type-là. »

Un coup d'œil oblique lui montra que le personnage en question venait de sourire — ce qui lui arrivait rarement — d'un sourire entendu : c'était à croire qu'il lisait sur les lèvres de Lanyard. Il pensait sans doute à tout autre chose. À vrai dire, il avait cessé de regarder Lanyard ; mais il n'écoutait pas non plus les propos de ses compagnons.

La jeune femme reprit, légèrement railleuse : « Je comprends... Ces vagues allusions aux dangers de votre vie, c'est pour tâcher de détourner mes idées... et de justifier votre conduite peu galante envers moi ! »

Lanyard secoua la tête avec gravité. « Je ne suis pas enfant à ce point-là. Mais depuis des jours, et même depuis des mois, je pense continuellement à la vie que je mène et que je pourrais offrir à une femme. C'est l'existence d'un homme traqué, sans fortune ni situation, sans autre ami que vous dans ce pays étranger.

— “Traqué” ? » répéta-t-elle.

Son accent de dérision le heurta, mais il refusa d'en démordre. « Traqué ! insista-t-il : l'existence d'un hors-la-loi. La société ne me pardonne pas. S'il lui arrive parfois d'applaudir un révolté qui réussit, elle condamne toujours celui qui se repent.

— Pourquoi affirmez-vous cela, Michael ? J'ai le droit de le savoir.

— Eh bien ! voici, reprit Lanyard avec hésitation. Partout où je vais, je suis un homme marqué. Quand on dit aux gens que le Loup solitaire a cessé de rôder, ils prennent un air moqueur et répondent : “Pour le moment peut-être, mais attendez un peu !...” La police est persuadée que ma conversion n'est qu'un leurre. Une autre catégorie de sceptiques encore pires : ceux qui sont devenus ce que j'étais hier, des êtres pétris de jalousie, d'avidité, d'insensibilité, et de tout ce qui constitue les malfaiteurs. Ceux-ci, me verraient-ils en haillons, diraient : “Encore un tour de vis, et il redeviendra des nôtres.” Devant ma prospérité apparente, ils ajoutent : “Remarquez qu'il ne manque de rien ; c'est un malin, celui-là !” Ou supposez qu'un inconnu commette un coup sensationnel ; le chœur alors déclare : “C'est le Loup solitaire qui a fait ça !...” La société indifférente, la police méfiante, les ennemis envieux : on a besoin de force pour remonter ce courant-là !

— Cette force, vous l'avez.

— Durera-t-elle ?

— La mienne est là pour vous soutenir et vous encourager si la vôtre faiblit...

— Tenez. Imaginez un événement possible : nous nous marions. Qu'arrive-t-il ? Vos amis sont scandalisés, ils se détournent de vous...

— Vous appelez ça des amis ?

— L'amitié elle-même fait défaut quand il est question de réputation... Vous restez seule, poursuivait Lanyard impassible, seule, toute seule avec votre époux. Et pour chaque ami que vous avez perdu, vous trouvez un ennemi : mes ennemis deviennent les vôtres. Ces gens qui me détestent recourront à tous les expédients pour prévenir votre esprit contre moi. À moi, ils viendront dire : "Soumettez-vous à nos volontés, ou préparez-vous à voir souffrir votre femme." Admettez que je sois assez fou pour les envoyer au diable. La première fois que nous nous trouvons en public, une main s'abat sur mon épaule, et moi, votre mari, je suis arrêté sous une accusation machinée. Supposez que je me justifie. Il ne m'en reste pas moins le déshonneur, la honte... Non ! ne me demandez pas de vous condamner à une existence comme celle-là. »

Il demeura pensif. Elle respecta d'abord son silence, tout en le couvrant d'un regard aigu et en agitant doucement son éventail.

« Il a dû vous arriver quelque chose, dit-elle enfin, pour que vous me parliez ainsi.

— Vous dites vrai. » Il hocha la tête avec tristesse. « Je suis revenu à la raison. Les trois mois que j'ai passés en votre société presque quotidienne ont été les plus beaux de ma vie. J'ai été trop heureux... Cela ne peut pas durer : je vous aime trop. »

L'éventail cessa de battre. Les yeux de la jeune femme se dilatèrent ; son souffle s'accéléra. « Que proposez-vous ?

— Je pense que vous le savez...

— Dites-le ! »

Il tourna vers elle des yeux hagards. « Comme nous ne pouvons nous marier, que me reste-t-il à faire sinon partir ?

— Non ! fit-elle sèchement. Vous avez une idée derrière la tête, vous ne m'avez pas tout dit.

— Ni derrière la tête, ni derrière le cœur.

— De peur de m'affliger, vous me cachez quelque chose. Un danger vous menace !

— Aucun.

— Néanmoins, vous avez des raisons de craindre...

— Je dois toujours me tenir sur mes gardes. Le malheur survient sous d'étranges déguisements, et le plus souvent sans se faire annoncer. Quant à moi, j'y suis habitué : je m'en soucie peu. Mais pour vous... c'est une autre affaire. »

L'éventail reprit son battement. Après un silence, Eve trancha : « S'il faut que vous partiez, eh bien ! soit. Mais où que vous alliez, je vous accompagne.

— Non !

— Peu m'importe la distance ! Il m'est indifférent de vivre ici ou là, du moment que je suis avec vous.

— Comment pouvez-vous exiger de moi pareil sacrifice ?

— Moi ! s'exclama-t-elle, exiger... de *vous* ?

— Vous êtes une femme du monde, Eve. Comment pourrais-je l'ignorer ? Comment pourrais-je oublier dans quel état je vous ai trouvée quand vous meniez une vie languissante dans ce château isolé à cinq cents ans au sud de Paris ? Comment ne pas voir la transformation heureuse qui s'est opérée en vous durant ces quelques mois passés à New York, votre ville natale ?

— De vous... »

Mais il refusait de l'entendre. « Vous êtes faite pour respirer cette atmosphère. Pouvez-vous me demander de vous exiler en je ne sais quel trou, en un endroit perdu où n'aura pas atteint le bruit de ma détestable renommée ?... Un kraal en Afrique du Sud... une hutte de tôle ondulée dans le bush australien... Une pareille existence vous tuerait, ou bien elle vous enseignerait à me haïr.

— Jamais. L'amour est plus fort que tout.

— Nous nous disons cela, nous le croyons, jusqu'au jour où l'amour nous contraint de renoncer à notre amour-propre. Pourrais-je le sauvegarder, mon amour-propre, pourrais-je me pardonner, sachant

que je vous ai dépouillée de tout ce qui vous rendait la vie belle, ne vous laissant que l'illusoire bonheur de me donner votre vie par amour ?

— C'est l'égoïsme qui parle en vous...

— L'orgueil, père de l'égoïsme, participe à toute chose humaine. C'est triste à dire, mais les hommes et les femmes de ce bas monde sont faits de la sorte. Il y a donc aussi à ménager mon orgueil. » Lanyard eut un sourire contraint. « Songez que, jusqu'ici, vous n'avez jamais eu un seul désir que vous n'ayez pu satisfaire par vos moyens personnels ; tandis que moi, je ne suis qu'un aventurier sans feu ni lieu... Je vis au jour le jour...

— Enfin, dit Eve de Montalais, nous y voilà donc ! C'est votre orgueil qui nous sépare.

— Si j'en avais eu moins, m'auriez-vous trouvé digne de votre amour ? »

Elle ne répondit pas tout de suite, mais au bout d'un moment elle se leva et dit à Lanyard :

« Je me sens un peu fatiguée. Il vous reste d'autres choses à me dire, mon cher Michael ! mais pas maintenant, pas ici... Une autre fois, voulez-vous ?... Ayez l'obligeance de me reconduire chez moi. »